

# Un été avec Fana

**Auteur : Jean-Pierre Cendron**

**Roman**

**Collection : élan J**



## CONTACT :

**Elan Sud, Corinne Niederhoffer  
233 rue de Rome, 84100 Orange**

**Tél : 04 90 70 78 78**

**Courriel : [elansud@orange.fr](mailto:elansud@orange.fr)**

**DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14**

**Page de l'auteur:**

<http://elansud.fr/cendron>

Mots clés de ce roman :

Roman à partir de 13 ans et adulte, solidarité, migrants, regards sur l'autre, Provence.

## Jean-Pierre CENDRON :



Enseignant, auteur d'ouvrages scolaires en sciences économiques et sociales, puis responsable des ressources humaines dans de grandes institutions publiques, Jean-Pierre Cendron vit à Grambois en Vaucluse. Très impliqué dans la vie culturelle, Ce quatrième roman reste dans la

lignée des précédents, il s'adresse cette fois à un public plus jeune. C'est d'ailleurs auprès de collégiens que les premières épreuves de ce texte ont été soumises.

### Du même auteur

*Les deux bouts du bâton* - 978-2-911137-35-8

Hors collections - éd. Elan Sud – 2014

*La constellation des Gémeaux* - 978-2-911140-2

Hors collections - éd. Elan Sud – 2015

*Quelque chose d'absent qui me tourmente*

78-2-911137-52-5 - Hors collections - éd. Elan Sud – 2017

*Un été avec Fana* - 978-2-911137-61-7

Collection élan J - éd. Elan Sud – 2018

[extrait page suivante](#)

éditions  
**Elan Sud**  
Littérature générale - [elansud.com](http://elansud.com)



Parution : juin 2018

Format : 12 X 19 cm

Roman, 238 pages quadri

Prix : 15 €

ISBN : 978-2-911137-61-7



À quinze ans, Quentin Duval passe les grandes vacances avec sa mère, dans un village de Provence au pied du Luberon. Il y retrouve son royaume secret, une clairière au bord d'un ruisseau où il peut rêver en toute tranquillité.

Un morceau de plastique et une rencontre inattendue vont pimenter son séjour en l'entraînant dans un voyage plein d'aventures sur les routes de France. Un été pas comme les autres que Quentin n'est pas près d'oublier !

Un roman pour adolescents et adultes inscrit dans une réalité contemporaine. Un regard sur les enfants qui n'ont pas choisi de venir d'ailleurs.

Ma mère est amoureuse. Elle chuchote dans son portable, se réfugie dans sa chambre pour continuer la conversation à l'abri de mes oreilles indiscrètes et sort souvent le soir. Me cacher un truc aussi évident, elle peut toujours essayer ! Le temps qu'elle passe à se maquiller le matin, son pas guilleret dans l'escalier, les repas que nous prenons devant la télé, comme si elle avait quelque chose à se faire pardonner... Autant de signes qui ne trompent pas ! Après tout, nous vivons ensemble depuis ma naissance...

Au fond, c'est tant mieux ! Je peux m'adonner, pendant des heures, à mon jeu vidéo favori du moment, Space Invaders, et, dès que l'ascenseur s'arrête à l'étage, je fonce au lit et fais semblant de dormir.

Comment lui en vouloir ? D'abord, c'est ma mère. Ensuite, en plus de son veuvage, elle doit s'occuper d'un dossier particulièrement difficile... moi, Quentin Duval.

Cette situation a commencé douze ans plus tôt, la nuit où Noé Duval, mon père, pompier émérite, a reçu sur la tête un immeuble en feu en portant secours à une famille coincée dans un appartement au quatrième étage. La seule image que je connais de lui est la photo de son visage souriant sous un grand casque doré, posé dans un cadre métallique sur la table de nuit maternelle.

Souvent, elle me raconte leur histoire, leur rencontre, leur mariage... mais cela ne me suffit jamais et, des heures durant, je lui pose des questions, si bien qu'excédée elle finit par me demander de changer de sujet.

[.../]

Comme tous les ans, les vacances commencent par quinze jours chez pépé et mémé Duval, les parents de mon papa. Gentils, tous les deux, ils vivent un peu au ralenti. Lui ressemble à Prof, le nain dans Blanche-Neige, et elle à la marchande de poissons dans Astérix. Courses au village le matin, jardinage ou partie de belote l'après-midi, et le soir, dîner dans la véranda en regardant le journal télévisé qui parle surtout de la guerre, des attentats et des migrants. Mémé les plaint : « Ah, les pauvres gens ! C'est y pas malheureux, quand même... » ; pépé hausse les épaules, et moi j'attends l'heure de ma série policière favorite, sans rien dire.

Leur maison se trouve dans un village près de Chartres et la fenêtre de ma chambre donne sur des alignements de champs de blé, à l'infini. Je suis censé réviser deux heures par jour, mais mon smartphone se dissimule facilement sous les livres. Mémé, toujours aux petits soins pour moi, vient de temps à autre m'apporter de la limonade et des petits gâteaux. « Ne te fatigue pas trop, hein, mon chéri ! me dit-elle avec un clin d'œil complice. Ce sont les vacances, quand même. »

Tous les matins, je vais promener leur chien, Balai-Brosse, un vieux cocker noir, complètement à bout de course, qui passe son temps avachi sur le tapis de la salle à manger. Il ressuscite seulement au moment où je décroche sa laisse derrière la porte de la cuisine. Alors, il se dresse sur ses pattes, me tend son collier et nous partons nous balader dans les rues pendant un bon quart d'heure, au bout duquel il se met à traîner les pattes en prenant un air fourbu. Plus encore que les années précédentes, ces quinze jours me paraissent bien longs. Je me retiens de crier de joie en voyant arriver devant la maison des grands-parents, maman, dans la petite voiture rouge qui a au moins dix ans d'âge et que nous surnommons affectueusement Titine.

Ma mère et moi dormons dans la même chambre – je n'aime pas trop ça, parce qu'il lui arrive souvent de ronfler – et, après le petit déjeuner, j'embrasse pépé et mémé, fais une dernière caresse à Balai-Brosse, cale mes livres de révision tout au fond du coffre, et en route ! Nous mettons le cap sur La Bastide-de-l'Èze, un village au pied du Luberon, en pleine Provence. Là se trouve la maison dont ma mère a hérité d'un parent éloigné, décédé peu de temps après mon père. « Cet héritage est vraiment tombé à pic ! me dit souvent maman à l'approche des vacances. Tu comprends, avec mon salaire, je n'aurais jamais eu les moyens de payer une location tous les étés. D'accord, La Bastide ne se trouve pas au bord de la mer, mais au moins, ici, tu respires le bon air. » Ah, le bon air ! Le fanatisme de ma mère à ce sujet n'a pas de limites ! Indispensable à ma croissance ! Il me faut de la verdure et du calme pour me débarrasser de la fatigue du collège ! Pour prendre des forces pour toute l'année scolaire ! Et à La Bastide, côté campagne, nous sommes servis : des collines, des chemins rocailleux, des chênes verts et des pins à perte de vue. La maison se trouve un peu à l'écart du village, près d'un bois, sur la pente de la colline que les gens du cru, avec leur sens habituel de l'exagération, appellent la Montagne. Un bistrot, qui fait des pizzas de temps en temps quand le patron en a envie, et une boulangerie. Point barre. Les vacances en mode rural provençal !

Parfois, j'envie les copains qui partent à l'étranger, ou au bord de la mer, même dans une colonie de vacances. À La Bastide, il n'y a rien de tout cela, seulement maman et moi pour quatre longues semaines.

Pendant le trajet, j'ai envie de poser des questions à ma mère, histoire de savoir où elle en est avec son amoureux, mais son air insouciant me fait renoncer. Vitres grandes ouvertes pour lutter contre la chaleur, on reprend à tue-tête les chansons débiles que la radio déverse à plein volume ; on s'arrête sur les parkings de l'autoroute pour manger les sandwiches que mémé nous a préparés. Maman paraît détendue, heureuse, et n'arrête pas de répéter « Enfin, les vacances ! Enfin le soleil ! ».

Nous arrivons à notre destination en fin d'après-midi, sous un grand ciel bleu sans nuages. Je sais que nous allons reprendre nos habitudes des années précédentes : repas sur la terrasse couverte à l'arrière de la maison, sieste l'après-midi, baignades dans l'étang de la Bonde le matin de bonne heure avant l'arrivée des campeurs, et, les jours où la chaleur ne s'avère pas supportable, longues marches dans la colline.

Quand la tentation d'une journée à la mer deviendra trop forte, maman chargera, tôt le matin, maillots de bain, serviettes de plage et glacière dans le coffre de Titine pour aller se rafraîchir dans la calanque de Niolon.

Pendant que ma mère range les bagages et prépare le dîner, je file vers mon coin favori, mon paradis, ma cachette secrète, mon refuge.

L'endroit est difficilement accessible : il faut traverser d'épais buissons de genévriers, un gros paquet de ronces, et se faufiler entre deux rochers après avoir escaladé le tronc d'un arbre mort. Je m'égratigne souvent les jambes, surtout quand je suis obligé de porter un short, mais ça en vaut la peine. Inutile de préciser que personne ne connaît cet endroit, pas même maman ! Une clairière au milieu des chênes verts, une petite plage de sable, l'eau brillante qui se faufile entre les cailloux et l'ombre des arbres, c'est là, au bord de l'Èze, la rivière qui coule à une centaine de mètres de la maison, que j'adore venir rêver en toute tranquillité, lire mes BD, ou écouter de la musique, le casque sur les oreilles.

Mais là, après une journée en voiture, je me contente du chant des oiseaux, m'allonge sur le sable et ferme les yeux en pensant à Carole, la grande blonde aux yeux bleus de ma classe de troisième dont je suis amoureux. Le dernier jour de classe, je lui ai proposé d'échanger nos numéros de portable. Hélas, son grand frère, qui sévit en classe de première, est arrivé juste à ce moment-là avec un groupe d'amis et elle a préféré tourner les talons pour les rejoindre.

Je retrouve avec plaisir le village, avec son rempart sévère, les silhouettes vert foncé des cyprès émergeant du toit des maisons, sa fontaine chantante et son église massive.

Pourtant, quelque chose a changé. Est-ce l'inquiétude face à ce qui m'attend deux mois plus tard en entrant au lycée ? L'humeur distraite de maman, cramponnée à son portable dans lequel elle chuchote pendant des heures ? L'obligation, répétée sur tous les tons, de réviser mes cours ? Ou bien la chaleur lourde qui, quelques jours après notre arrivée, s'abat sur les collines et ralentit chacun de nos mouvements ? Je n'arrive pas à retrouver l'humeur insouciant et légère des vacances précédentes.

Tous les jours, nous allons au bord de l'étang de la Bonde et, pendant que maman consulte ses SMS, je nage en pourchassant les canards qui s'envolent en file indienne. Jusque-là, le mouvement de mon corps porté par l'eau fraîche me procurait une sensation de plaisir. Mais, cette année, la tiédeur de l'étang et le soleil aveuglant m'empêchent de profiter pleinement de la baignade.

Un soir après le dîner, voyant ma mère plongée dans un magazine, je décide d'aller, en douce, faire un tour au bord de l'Èze. La nuit a à peine dissipé la chaleur, mais le ruisseau, pourtant presque à sec, apporte à ma clairière un souffle de fraîcheur. La lune éclaire les buissons et je m'allonge sur le sable pour regarder le ciel piqueté d'étoiles. Un bruit de branches froissées me tire de mon demi-sommeil. Les histoires racontées par les chasseurs sur les hordes de sangliers qui s'approchent de plus en plus près du village me reviennent à la mémoire. Je sais bien qu'ils exagèrent toujours, mais là, l'idée de me retrouver face à une troupe de ces gros animaux me fait bondir et prendre mes jambes à mon cou.

Dans ma chambre, je me traite de trouillard et me promets de retourner dès le lendemain à ma clairière. Peut-être arriverai-je à voir des traces de l'animal qui m'a dérangé. Ou bien l'ai-je perturbé dans ses habitudes ?

Quand j'étais plus petit, un lointain cousin de ma mère, que tout le village appelle « père Noël » m'a emmené à plusieurs reprises me promener dans la campagne pour « découvrir la nature », comme il disait. Été comme hiver, il porte une chemise à carreaux et une casquette américaine, dont dépassent des mèches de cheveux blancs. Il m'a fait écouter le chant des oiseaux et appris le nom des arbres et des plantes qui poussent le long des chemins, mais, depuis, j'en ai oublié les trois quarts. À l'époque, je croyais encore au père Noël, et entendre les gens du village l'appeler ainsi me plongeait dans des abîmes de perplexité. Était-ce vraiment lui, celui qui m'apportait tous les ans les cadeaux dont j'avais fait la liste ? Petit, fluët, affligé d'un accent marseillais à couper au couteau, l'ancien garde champêtre ne ressemblait pas du tout aux personnages que je voyais fleurir à la fin de l'année autour des grands magasins. Il m'a appris à reconnaître l'empreinte d'un chien, d'un renard ou d'un sanglier, à débusquer les traces des animaux visibles dans le sable ou la boue d'un chemin.

Mais cette fois, j'ai beau chercher, je ne réussis pas à trouver la moindre trace d'un animal. Seules quelques branches brisées et des touffes d'herbes piétinées semblent témoigner du passage d'un intrus. Je me souviens des paroles de mon guide : « Si tu veux voir des animaux près de la rivière, il faut venir au lever ou au coucher du soleil, quand ils viennent boire, ma foi ! » – Comme beaucoup de vieux du village, il a un tic, il ajoute « ma foi ! » à la fin de chaque phrase. Sortir de mon lit en même temps que le soleil, pendant les vacances, pas question ! Pour une fois que je peux dormir tard... Et, je ne tiens pas à répondre aux questions indiscretes de ma mère, qui ne manquera pas de s'interroger en me voyant debout aux aurores !

Alors, il ne me reste plus qu'une solution : le coucher du soleil. J'attends donc, le lendemain soir, que ma mère regarde une série policière à la télévision tout en mettant du vernis à ongles, pour me faufiler à l'extérieur de la maison et me cacher silencieusement derrière un buisson, près de la rivière. Allongé sur le sol, je sens la chaleur de la terre qui traverse mes vêtements et, dans la tranquillité de la nuit, mon sang battre dans mes veines.

Pas la moindre brise pour agiter les feuilles des arbres. Un filet d'eau paisible entre les pierres. De l'autre côté du ruisseau, le hululement d'une chouette. J'attends près de trois quarts d'heure, immobile, retenant mon souffle.

Rien.

Au moment où, découragé, je m'apprête à remonter vers la maison, un bruissement de branches se fait entendre, un reflet brille entre deux buissons. Mon cœur se met à battre follement. Quelque chose est en train de se passer. Quel animal s'approche de la rivière ? Un renard ? Une famille de sangliers ? Les yeux écarquillés et le souffle retenu par mes lèvres closes, j'ai les muscles endoloris à force d'immobilité.

À ce moment précis, ma mère crie :

« Quentin ! Où es-tu ? Reviens maintenant ! »

De l'autre côté de la rive, entre deux gros buissons de buis, une tache blanche se fige. Ma mère continue à crier mon nom. Ah, si je pouvais seulement la faire taire ! Trop tard ! La forme pâle s'est évaporée.

J'attends encore quelques instants pendant que ma mère s'égosille. Plein de regrets, je me lève et prends le sentier qui remonte vers la maison.

« Enfin, Quentin, tu ne te rends pas compte ! Tu me rends folle d'inquiétude ! S'il t'était arrivé quelque chose ? »

Dès le lendemain matin, je dégringole le sentier, traverse le ruisseau et inspecte les buissons où quelque chose a bougé. Le sol est poussiéreux, trop sec en tout cas pour garder des empreintes d'animaux. Je retrouve les traces que j'ai repérées la veille, mais elles peuvent dater de plusieurs jours.

Tout près de l'eau, à un endroit où la terre reste un peu humide, j'aperçois une marque qui ne ressemble pas du tout à celle d'un animal, mais plutôt à la pointe d'une chaussure. Un randonneur a dû passer par là quelques jours plus tôt.

Je m'assois à ma place favorite, sur le talus de la berge, j'enlève mes baskets et trempe mes pieds dans le filet d'eau. Je repense à Carole, à sa manière d'attacher ses cheveux, très haut sur sa tête, à la façon qu'elle a de tortiller entre ses doigts une mèche rebelle, geste qui a le don de faire naître chez moi l'envie de poser ma main sur sa nuque ou de passer mon bras autour de ses épaules.

Mon regard s'arrête sur quelque chose qu'un rayon de soleil fait briller et que j'identifie tout de suite comme un sachet vide de bonbons CroKodil. Comme la veille au soir, je sens mon cœur battre à toute vitesse. Ce banal petit morceau de plastique ne se trouvait pas là la veille quand je m'étais assis sur ce rocher. J'en ai la certitude !

Il a donc été oublié par quelqu'un pendant la nuit... Quelqu'un qui a pénétré dans mon royaume !